

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection](#)[1848 \(1er août -24 novembre\) : Le silence de l'exil](#)[Item](#)[Ketteringham Park, Vendredi 4 août 1848, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Ketteringham Park, Vendredi 4 août 1848, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Chemin de fer](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Presse](#), [République](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1848-08-04

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 10

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Ketteringham Park Vendredi 4 août 1848,

Je n'ai pas de lettre. Je n'en dois pas avoir. Vous ne saurez qu'aujourd'hui que je reste ici deux jours de plus. J'en partirai lundi matin. Il n'y a pas moyen d'aller en

un jour d'ici à Edimbourg. J'irai coucher Lundi à York et mardi à Édimbourg. J'y passerai le Mercredi. Je serai jeudi à St Andrews. J'y établirai mes enfants et j'écrirai à Lord Aberdeen pour lui demander quel jour il veut de moi à Haddo. Y viendrez-vous ? Si vous y venez dites-moi les projets pour que j'adapte mes mouvements aux vôtres. Nous pourrions passer là huit jours charmants. Je crains votre crainte de la fatigue. Ce qui est bien triste, c'est que demain encore peut-être, je n'aurai pas de lettres. Ce ne sera pas votre faute. Je ne me plains pas. Mais j'ai bien envie d'avoir une lettre.

Je reçois ce matin des nouvelles de Paris. Bien sombres pour le dedans et pour le dehors. Milan menace de la République, si on ne lui donne pas l'intervention. La République rouge menace Paris, si on ne donne pas à Milan l'intervention. Et si on donne l'intervention, Cavaignac ne pourra se passer pour la soutenir, de mesures qui ne peuvent se passer de l'appui de la république rouge. Bastide veut se retirer. Goudehaux veut se retirer, si on ne lui donne pas des nouveaux impôts. Il veut maintenir les anciens impôts, qui pèsent sur les pauvres comme sur les riches, et il ne le peut qu'en établissant de nouveaux qui ne pèsent que sur les riches. Les riches se défendent. Les communistes se frottent les mains. M. Proudhon rit au nez de M. Goudehaux et de M. Thiers. Les journalistes relèvent la tête. Girardin épie le moment de prendre sa revanche sur Cavaignac. Sinon une nouvelle crise de guerre civile du moins un nouvel accès de chaos est près d'éclater, si on peut parler d'accès au milieu d'un chaos permanent. Ceux qui gouvernent la république sont très abattus. Leurs héritiers présomptifs sont très abattus. Le fardeau, chaque jour croissant, écrase ceux qui le portent, et épouvante ceux qui le regardent. Juste et universel châtiment qui ne fait que commencer. Je persiste de plus en plus à croire à la fin, et aux abîmes du chemin qui mènera à la fin. Je n'ai jamais été moins désespérant et plus triste. On m'écrit : « J'ai vu chez lui M. de Girardin. Il est ferme, contenu, et passionnément irrité. Hier au soir, il est venu me voir : « La presse, m'a-t-il dit, paraîtra mardi. Je lui ai demandé si c'était sur une autorisation. « - Non - je ne sais comment cela se passera ; mais si par hasard il espérait qu'on se battra à son intention, il compterait sans son hôte. Je connais des gens qui, sous votre ministère, trouvaient que les tribunaux mutilaient la presse et que ce serait une occasion de chute. Je les ai entendus regretter qu'on n'eût pas fusillé de suite M. de Girardin. Les lâchetés qu'on entend font horreur. » Les lâchetés retardent les luttes, mais ne les empêchent pas. Tôt ou tard il faut y venir. Du reste je vois que la presse n'a pas paru mardi. On m'écrit encore : « Quelque doux que soit l'état de siège nous ne pouvons en faire une situation normale. Qui soit même si un jour on ne reprochera pas à la Constitution sa création au moment d'une dictature ? Il y a là un péché originel dont aucun baptême ne peut laver la souillure. » Vous voyez qu'on se prépare des arguments. Je suis très frappé des débats de l'Assemblée que mon Journal des débats m'apporte ce matin ; débat sur les journaux, débat sur les finances. L'attaque commence entre Cavaignac et son cabinet. Ils se défendent mal ailleurs que dans la rue, ce qui ramènera pour eux la nécessité de se défendre dans la rue. Toujours le même cercle, bien vicieux. Et que fera Francfort si Paris vient protéger Milan contre Vienne ? Vous ne me le diriez certainement pas si nous étions ensemble. Pourtant nos deux ignorances réunies valent presque une science. Adieu. On m'a mené hier à Norwich voir un Musée, une cathédrale et un château fort, et me faire voir à de vous bourgeois réunis devant la porte du château. Aujourd'hui il tonne et il pleut. Pourtant voilà un peu de soleil. Je me promènerai dans le parc. M. Hallam vient de partir. On attend d'autres voisins. Adieu. Adieu. Je vois presque de ma fenêtre les fils du télégraphe électrique qui longe le chemin de fer. Quel dommage que nous ne puissions pas nous en servir vingt fois par jour !

Adieu. Je me porte bien. Et vous ? Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Ketteringham Park, Vendredi 4 août 1848, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1848-08-04.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/01/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2356>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 4 août 1848

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionKetteringham (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 08/10/2021 Dernière modification le 29/11/2024

peut-être de passer, pour la soutenir, de mesures
qui ne peuvent le passer de l'appui de la
république rouge. Bastide veut de retires. Gaudin
veut de retires si on ne lui donne pas de
nouveaux impôts. Il veut maintenir les anciens
impôts, qui pèsent sur les pauvres, comme sur les
riches, et il ne le peut qu'en établissant de
nouveaux qui ne pèsent que sur les riches. Les
riches le défendent. Les communistes se font
les moins. M^r Proudhon vit au nez de M^r
Gaudin et de M^r Thiers. Les journaliers
sont à la tête. Si on ne le moment de
prendre la revanche des barricades. Sinon une
nouvelle crise de guerre civile, du moins un
nouvel accès de chaos, on peut déplorer. Si on
peut pas de l'accès au milieu d'un chaos
permanente. Ceux qui gouvernent la république
sont très abattus. Les héritiers présomptifs sont
très abattus. Le fardeau, chaque jour croissant,
lègue ceux qui le portent et épouvante tous
qui le regardent. Juste et universel châtiement
qui ne fait que commencer. Le pessimisme de
plus en plus à croire à la fin, et aux abîmes
du chemin qui mènent à la fin. Je n'ai jamais
été moins désespéré et plus triste.

En même temps : à l'ai vu chez lui M^r de Vivanti.

Il est fermier
au sein, et
dit, pas de
l'état. On se
tenu en
espérait qu'on
compterait
qui, sur les
tribunaux
une occasion
qu'on ne lit p
Le lâcheté,

Les lâchetés
empêchent p
reste je suis

En même
l'état de l'é
situation de
on reproche
moment d'un
origine de
l'écriture

Un voy
très frappé
journal de
la jeunesse
entre l'ava

meurs
la
w. Boudier
ser
amis
quels
aut de
en les
trouvent
M.
valider
us de
non une
un
Si on
par
publique
atip. sont
voient
leurs
châtiment
ste de
abysses
ai jamais
de Girardin

Il est ferme, content, et passionnément irrité. Hier
au soir, il est venu me voir. - La Presse, m'a-t-il
dit, paraîtra mardi - Je lui ai demandé si
c'était une autorisation - Non - Je ne sais
comment cela se passera; mais si par hazard il
espérait qu'on le laissera à son intention, il
compterait dans son hâte. Je connais des gens
qui, sous votre ministère, trouvaient que les
tribunaux mutilaient la presse et que ce serait
une occasion de chute; je les ai entendus regretter
qu'on neût pas fusillé de suite M^r de Girardin.
Les lâchetés qu'on entend font horreur.

Les lâchetés retardent les lettres, mais ne les
empêchent pas. Tôt ou tard il faut y venir. De
reste je vois que la Presse n'a pas paru mardi.

On méritait encore; c. Quelque doute que soit
l'état de siège, nous ne pouvons en faire une
situation normale. Qui sait même si un jour on
ne reprochera pas à la Constitution la création au
moment d'une dictature? Et y a-t-il un péché
originel dont aucun baptême ne peut laver la
souillure?

Vous voyez qu'on se prépare les arguments. Je suis
très frappé des débats de l'Assemblée que mon
journal des débats m'apporte le matin, débats sur
le gouvernement, débats sur les finances. L'attaque commune
contre l'avignon et son cabinet. Et se défendront

ont ailleurs que dans la rue, et qui ramènera
peu sur la nécessité de se défendre dans la
rue. Toujours le même texte, bien vicieux.

En que fera Bruxelles de Paris avec protection
Milan contre Vienne? vous ne me le dites
certainement pas si nous étions ensemble. Pourtant
nos deux ignorances réunies valent presque une
science.

Adieu. On m'a montré hier à Norwich un
musée, une cathédrale et un château fort et
me faire voir à de bons bourgeois seigneur de
la porte du château. Aujourd'hui il tonne et
il pleut. Pourtant voilà un peu de soleil. Le
ma promène dans le parc. M^r Kallan vient
de partir. On attend d'autres voisins. Adieu. Adieu.
Je vois presque de ma fenêtre la fil de télégraphe
électrique qui longe le chemin de fer. Quel
dommage que nous ne puissions pas nous
en servir vingt fois par jour! Adieu. Je me
porte bien. A vous? Adieu. Adieu.

11
doit pour a
je reste in
travail. Il
Vici à l'é.
le mardi
de bon de
enfant, et j
demande
y viendrez
projeté par
votre. Han
de train
bien triste.
n'aurait pu
Je n'ai me p
une lettre.
Je reco
Lombres
mouche de
pas l'inter
Rocher de
de si on